

Einstein, avec sa formule célèbre à savoir $E = mc^2$, a dit : « la lumière est le lien absolu entre la matière et l'énergie ».

À mon humble niveau, incarné en cela par ma petite formule $A = V^\infty - V$, j'assure que l'amour est ce lien absolu entre la matière et la lumière.

D'abord, j'aimerais débiter ce chapitre par une description de cette même petite formule, que je me plais à vous proposer. Ainsi, le **A** représente l'amour comme énergie libérée, usant pour ce faire, comme insinué plus haut, d'une association entre la lumière et la matière. Le **V**, après le signe =, signifie la vie comme matière vivante dans sa forme limitée. Ensuite, l'on distingue cet accent circonflexe accompagné du signe correspondant à l'infini ; ce mariage exprime cette combinaison, celle mêlant la vie à elle-même, pour en dégager une puissance voulue comme infinie, à travers ces manières par lesquelles la vie recommande d'être consommée. Enfin apparaît le signe -, suivi de ce **V** à nouveau, soulignant la vie lorsque celle-ci, pour avoir été absorbée de la sorte, se heurte à sa propre limite.

Je me doute d'entrée de jeu que mon insinuation touchant à l'infini, à l'égard d'un espace et d'un temps

promis à s'interrompre, sera sujette à suspicion. L'infini en question n'est pas, dans ce cas, histoire de durée : il est une incitation à conférer à nos manières — celles par lesquelles nous appréhenderons la vie — une intensité infinie.

Cette même intensité est permise par cette volonté d'aimer la vie et se trouve récompensée sous forme d'amour, car plus nous la faisons nôtre sans compter, plus les fruits de cette résolution nous vouent, à leur façon, à redoubler d'ardeur.

Cette forme exponentielle est stoppée par la capacité de la vie à savoir s'achever lorsqu'elle ne s'avère plus possible, plus augmentable, c'est-à-dire lorsqu'elle ne dispose plus, à notre égard, de cette vitalité par laquelle on se doit de la vivre.

Évidemment, si vous étudiez nos manières, vous vous rendrez compte que nous fonctionnons à l'inverse : nous n'avons de cesse, à l'égard de la vie, de freiner des deux pieds, comme si notre motivation première était de ne pas la vivre.

À cela, cette retenue paradoxalement nous pousse à user de recours qui ne correspondent pas à la vie. Ainsi voulons-nous jouir du plaisir de boire sans avoir

soif, du plaisir de manger sans avoir faim, du plaisir de respirer en confondant, pour ce faire, à l'oxygène réclamé, autant de fumées de tous genres, du plaisir de dormir sans que celui-ci transite par autant de fatigues correspondantes.

Inconsciemment, nous voulons profiter de la vie, mais en nous faisant vivants au minimum — tétanisés par cette échéance qui nous guette — et cette peur-là nous fait morts avant l'heure : morts pour vivre sans être vivants.